

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 février 1899

Quelle température adorable nous avons !—C'est le ciel d'Italie qui vient nous faire risette.

On se croirait en plein mois de mai. Les gens passent sans pardessus. Et dans les allées du Luxembourg, les bébés et les gosses clament leur joie. Les oiseaux chantent éperdument pour fêter cette première caresse de l'été.

Le dimanche gras s'avance, radieux, dans cette atmosphère de chaleur et de gaieté.

Sans doute, le printemps s'ennuyait et s'embêtait dans les pays du Nord, et, aimablement pour nous, il est venu bien vite, assister à la fête des jours gras, aux batailles de confettis et aux bals masqués. Il vient voir et entendre rire les gentilles fées que nous aimons.

Bravo à toi, printemps ! Personnage de bon goût et gai luron !

Peut-on lui en vouloir de s'être ennuyé des Parisiennes ?

Nous ne pouvons être jaloux de lui qui joue dans la nature le même rôle que l'Amour dans la vie humaine.

Et nous saluons, avec plaisir, cette douce et belle température, venant sans doute de l'île de Calypso qui nous a prêté un de ses fameux printemps.

Les poètes, déjà, accordent leurs lyres, mais depuis plusieurs jours, sur les branches des grands arbres, les oiseaux chantent magnifiquement leur joie au radieux avril, venu chasser le pauvre février que personne ne pleure.

La mort, cette traîtresse aveugle qui joue si méchamment avec notre lamentable humanité, vient de frapper à Paris et au Canada. A Paris, c'est M. Adolphe Roy qui a été sa victime. Subitement, elle a mis sa main glacée sur le grand vieillard que chacun vénérât et auquel ma famille doit une reconnaissance particulière pour un grand service rendu par lui, il y a plus de vingt-cinq ans.

A toute la famille Roy, et en particulier à MM. Adolphe et Arthur Roy, j'offre l'expression de notre douleur sincère, et de notre sympathie venant d'un culte de souvenir reconnaissant et d'une amitié respectueusement très grande.

Au Canada, l'Impitoyable a arraché des bras d'une épouse M. Léo Sabourin, fils du propriétaire-administrateur de ce journal.

Être venu à l'église, par un matin de bonheur, et quarante jours après y rentrer de nouveau, mort, suivi par la même foule qui acclamait ses épousailles ! Telles sont les tristes pensées que l'on devait ressentir le jour des funérailles de ce pauvre Léo Sabourin.

Je le connus un peu. Il me paraissait doux et bon ; il était aimable et charmant dans la conversation.

Et voici que tout à coup, en ouvrant LE MONDE ILLUSTRÉ du 11 février, j'y lis cette mort doublement pénible, puisqu'il commençait à peine le repos de son rêve.

Comme il a dû souffrir en se sentant étreindre par les griffes de l'éternelle Hideuse !—lui qui souriait au plus grand bonheur de vivre : celui de posséder la femme aimée !

Une impitoyable destinée est venue jeter un suaire sur celui que nous pleurons. Il n'est plus, et j'eusse voulu lui dire mes adieux émus. Mais à l'épouse au

cœur déchiré, au père—au père surtout que je connais et aime particulièrement—et à toute la famille, je me permets de tendre une main pleine de sympathie, pour un si grand malheur. Que les paroles de condoléance qui leur viennent de partout apportent quelque consolation à leur douleur.

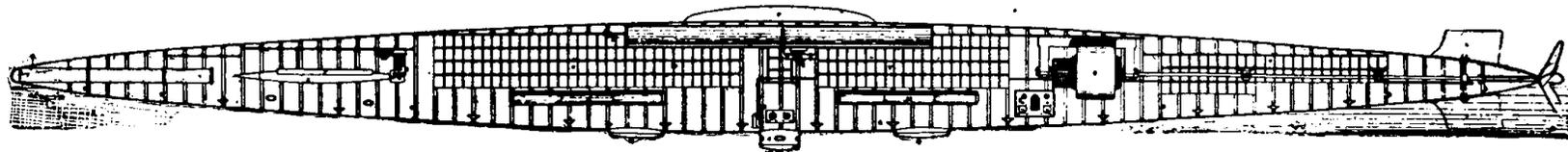
Puis, la mort n'est pas une loi d'exception ; elle vient visiter chacun de nous, et presque toujours au moment où nous la croyons très loin. Il faut que la pensée se reporte plus haut, au delà de la tombe, dans les champs d'espoir éternel, vers où nous pousse une religion d'immortalité.

* *

Merci à l'Union des Cantons de l'Est et à l'Évangéline pour les lignes aimables avec lesquelles ils commentent deux récentes chroniques publiées dans le MONDE ILLUSTRÉ, à propos de M. Richard.

L'Évangéline, citant l'article de l'Union des Cantons de l'Est concernant M. Edouard Richard, l'appuie fortement, en demandant au gouvernement les choses les plus justes et les plus méritées pour le grand honnête homme qu'est l'ancien député du comté de Mégantic.

Celui qui, un jour, pour faire acte de patriote, sacrifia toute une colossale fortune, alors qu'il était le seul à agir ainsi, sort du commun des mortels. C'est que M. Edouard Richard est un de ces vaillants pour qui l'idée est tout, et qui font leur chemin dans la vie non pour chercher fortune mais pour faire le bien et essayer d'améliorer la condition sociale des individus. L'historien de l'Acadie est un altruiste, penseur profond, cœur généreux et philosophe aux larges conceptions.



GUSTAVE-ZÉDÉ NO 2

Longueur, 45 mètres ; diamètre, 3 m. 30 ; déplacement, 260 tonnes ; propulsion par moteur électrique de 750 chevaux ; immersion par introduction d'eau et plongée par gouvernail horizontal.—A. accumulateurs ; B. pompe d'immersion ; C. caisse d'immersion ; D. électro-moteur ; E. tableau de distribution ; G. gouvernail ; H. roue du gouvernail ; I. cou-presseur d'air ; J. chantier de la torpille ; K. torpille ; L. tube lance-torpille ; M. réservoir d'air ; P. poste du commandant ; R. panneau d'embarquement ; S. cloisons étanches.

Si je reviens parler de lui, ce n'est pas dans un but de flatterie. Et lui-même le sait bien. Mais c'est pour mêler encore ma faible voix à toutes celles, plus autorisées, qui demandent pour lui, le titre de sénateur. Ce serait le couronnement et la récompense d'une vie de labeur, d'honnêteté, d'une vie remplie de patriotisme.

Si le mérite avait des grelots, nous les voudrions agiter, pour fixer sur M. Edouard Richard l'attention de qui de droit.

D'ailleurs, sir Wilfrid Laurier a la mémoire du cœur ; et son ancien associé ne sera pas oublié.

Adolphe Buisson

P.-S.—Réponse à M. l'abbé J. H..., à Saint-Hyacinthe.—Je suis toujours heureux de pouvoir être agréable. Voici l'adresse que vous me demandez de vous donner dans le MONDE ILLUSTRÉ.

M. L. Mignot, directeur du Secrétariat Catholique de la province et de l'étranger, 63, rue des Saints-Pères, 63, à Paris. Ce monsieur se charge d'acheter et d'expédier tout ce dont vous auriez besoin à Paris.

M. Mignot est fort recommandé par le clergé français, et je suis persuadé que vous serez satisfait de ses services.—R. B.

Il vaut mieux laisser ses enfants instruits et bien élevés que de les laisser pourvus d'un riche héritage, mais privés des bienfaits de l'éducation. Elle seule leur permettrait de faire honneur à leur famille, et de traverser victorieusement les épreuves de la vie.

LES TORPILLEURS SOUS-MARINS

(Voir gravures)

Il y a quelques jours, dans son numéro du 18 février, LE MONDE ILLUSTRÉ donnait à ses lecteurs un tableau, rendant, d'une façon saisissante, l'état relatif des grandes flottes modernes. Mais, à ce tableau si complet, il manquait encore quelque chose de bien important pourtant, et que la France seule peut inscrire à la suite des noms de ses navires de guerre : nous voulons parler des torpilleurs sous-marins dont les expériences récentes, faites sur les côtes de la Méditerranée, ont eu dans le monde un tel retentissement. Comblons donc cette lacune en entretenant nos lecteurs de ces navires étranges qui, tout petits qu'ils sont, rétablissent l'équilibre entre la flotte française et celle de sa grande rivale.

L'idée de naviguer au-dessous de la surface de l'eau n'est pas nouvelle : elle date d'environ un siècle. Français, Américains, Anglais, Espagnols, ont eu tour à tour des navires prétendus sous-marins, dont quelques-uns même ont tellement justifié ce titre, qu'ils n'ont plus voulu, à un moment donné, revenir à la surface, et sont restés au fond de la mer avec leurs inventeurs.

Le peu de confiance qu'on avait dans ces machines délicates est amplement prouvé par le fait que, durant la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, ni l'une ni l'autre de ces deux nations n'a voulu employer le sous-marin que chacune d'elles avait à sa disposition : le Peral chez les Espagnols, et le Holland du côté des Américains.

C'est en France seulement que, jusqu'ici, on a obtenu un résultat pratique. En 1886, sur l'initiative de l'Amiral Aube, on poussa avec activité les travaux du torpilleur sous-marin le Gustave-Zédé, ainsi nommé du nom de son inventeur. Après bientôt qua-

torze années d'essais et d'expériences, on a vu enfin le succès couronner ces longs et patients efforts.

Le navire, qui a la forme d'un long cigare, a 150 pieds de long et 10 de diamètre. La force motrice est l'électricité emmagasinée dans de puissants accumulateurs.

Pour plonger, on laisse entrer dans un réservoir intérieur, une certaine quantité d'eau : le navire ainsi appesanti, descend à la profondeur voulue. Veut-on remonter ? Des pompes puissantes refoulent cette eau à l'extérieur, et le navire allégé revient à la surface.

Du reste, mes lecteurs comprendront que ni nous, ni qui que ce soit, ne pouvons leur donner de renseignements bien précis, car les détails d'une telle construction sont gardés absolument secrets, et pour cause !

Tout ce qu'on sait le mieux, c'est qu'au mois de décembre dernier, le navire s'est rendu seul, sous l'eau, de Toulon à l'endroit des expériences, par une forte brise et une mer mauvaise, et en est revenu seul, sans fatigue et sans inconvénient d'aucune sorte. Quand il était trop gêné par la houle, il s'enfonçait à une profondeur déterminée, et se trouvait absolument à l'abri des mouvements de la surface de la mer.

Le vaillant petit navire est pourvu d'instruments merveilleux qui, sous l'eau, lui indiquent sa direction qu'il peut, du reste, contrôler en s'élevant rapidement au-dessus des flots pour replonger ensuite.

Pendant ses essais, le Gustave-Zédé s'est rendu de Toulon à Marseille, soit une distance de 41 milles et en est revenu, toujours au-dessous de la surface de la mer, à raison de 7 à 15 milles à l'heure, ce qui porte à croire qu'il peut accomplir une course d'environ 100 milles sans remonter à la surface.

Il est resté, durant ce trajet, sept heures sous l'eau sans remonter : on croit que l'air lui est fourni par des